

*Uriage les Bains,  
jeudi 12 juin 2003*

La famille Lambert habitait une somptueuse demeure dans la banlieue sud de Grenoble, sur les hauteurs d'Uriage les Bains. La construction, un corps principal de bâtiment sur deux étages jouté par deux tours carrées, datait des années 1950. Elle se dressait au bout d'une allée de trois cents mètres au centre d'un parc de trois hectares boisé de hêtres, bouleaux, chênes et noyers, et d'immenses pelouses s'étendaient tout autour. Après leur mariage, Jonathan et Agathe avaient décidé de s'installer là et avaient fait bâtir la maison. Grâce à la fortune considérable que son père, PDG de la Banque Lambert et Cie à Lausanne, avait accumulée pendant la guerre, Jonathan n'avait pas eu de mal à ouvrir sa propre filiale. Son expérience des opérations financières acquise dès le jeune âge, sa puissance de travail, son extraordinaire pugnacité, sa sagacité, son ambition démesurée, son cynisme, une absence totale de moralité, et les conseils avisés de son père, avaient fait le reste. La banque Lambert était rapidement devenue une place financière incontournable de la région grenobloise en pleine expansion. Son éloquence, son sens inné du contact, son incroyable capacité à nouer des liens avec les personnes dont il avait besoin, avaient permis à Jonathan d'acquiescer l'oreille attentive de nombreux maires et députés de la région, et autres chefs de cabinet à la mairie, la préfecture et l'équipement. La construction, les industries de l'aluminium, le tourisme, la multiplication des stations de ski, des chalets et des résidences d'été dans les environs avaient représenté autant de domaines dans lesquels il s'était introduit avec force pour acquiescer les marchés les plus juteux.

À soixante et quinze ans, il avait encore fière allure. Très grand et mince, il avait un visage long et anguleux, taillé à la hache. Ses yeux gris bleu semblaient capables de transpercer un mur de béton et ses cheveux blancs et courts étaient coupés en brosse. Une fine moustache blanche se dessinait sur une bouche que la quasi-absence de lèvre supérieure rendait extrêmement sévère. Levé à 5 heures, tous les jours de l'année, il prenait son petit déjeuner dans le grand salon en écoutant les nouvelles à la radio et en lisant les journaux financiers.

Il était 9 heures lorsque Agathe vint le rejoindre. Elle portait la robe de chambre en soie bleu nuit qu'il lui avait offerte à son retour d'un voyage au Japon l'année précédente. Malgré ses soixante ans, elle était agréable à regarder et on avait toujours l'impression qu'elle allait sourire. Ses cheveux, encore très bruns, étaient ramenés en chignon et ses grands yeux noirs donnaient à son visage une expression de jeune fille étonnée et un peu inconsciente de ce qui se passait autour d'elle.

- J'ai eu un coup de fil de Stani ce matin, lui dit-elle avec un sourire, en se servant une tasse de thé.

- Et alors ? demanda-t-il sans lever les yeux de son journal.
- Il vient d'être nommé directeur de recherche à Montpellier dans un laboratoire de l'Inserm. Il prendra ses fonctions officiellement en janvier. Tu te rends compte ? C'est quand même formidable !
- Qu'y a-t-il de formidable à occuper une position de fonctionnaire minable à trois mille euros par mois ? Marmonna-t-il sans lever la tête, en continuant à surligner au stabilo jaune fluo diverses valeurs et cours de bourse.

Puis il se redressa légèrement et lança en dardant sur elle son regard métallique :

- À combien sera-t-il en fin de carrière ? Cinq mille, six mille euros tout au plus ? Avec moi il aurait gagné dix fois plus.
- Mais, Jonathan, tu sais bien que la recherche a toujours été sa passion. Il n'est pas comme toi. L'argent ne l'a jamais vraiment intéressé, répondit-elle de sa voix douce.
- Il est à Montpellier ? Et bien, qu'il y reste ! Car bien sûr, Monsieur ne viendra pas nous rendre visite.
- Alors là, tu me tues ! s'exclama Agathe, avec une véhémence qui ne lui était pas coutumière. Rappelle-toi comment tu l'as congédié quand il a commencé ses études de sciences, ton refus de l'aider et la façon que tu avais toujours de le ridiculiser parce qu'il voulait faire de la recherche ! Tu ne t'attendais tout de même pas à ce qu'il revienne t'embrasser !

Jonathan la foudroya du regard. Il ne fit pas allusion à l'impertinence extrême qu'elle venait de lui témoigner en lui lançant ce « tu me tues », et rétorqua :

- Non, mais je vois qu'il n'ose même plus se faire voir en famille. Notre argent lui déplaît. Notre argent risque de le salir ! Monsieur préfère se vautrer dans des élucubrations sur la connaissance du monde biologique. Et bien qu'il y reste !
- Tu es vraiment injuste avec lui. Pourquoi n'as-tu jamais voulu admettre qu'il puisse être différent de toi et de ses frères ?
- Parce que sa vie c'était justement de travailler avec moi et ses frères, dans la banque que j'ai créée ! Voilà pourquoi ! lança-t-il en martelant chaque mot d'un coup de poing sur la table. Et maintenant, tais-toi ! J'ai du travail, conclut-il en lui tournant le dos.

Elle baissa la tête comme elle le faisait depuis presque quarante ans chaque fois que son époux rejetait ses arguments avec ce mépris extrême dont il était capable. Elle finit son thé sans un mot, quitta le salon et se réfugia dans sa chambre. La dureté dont Jonathan faisait preuve à l'égard de Stani lui était insupportable. Elle avait assisté impuissante à la mise au rebut de son petit dernier, aux multiples humiliations que son père et ses frères lui avaient fait subir en le traitant de "futur crève la faim", de "futur traîne savates", chaque fois qu'il osait parler de son désir de se lancer dans des études de sciences. Et pourtant... Très jeune, elle le revoyait encore, il pouvait passer des heures

à étudier la façon dont les objets étaient construits. Il adorait démonter les instruments les plus divers, transistors, moteurs de machine à laver, vieilles horloges. Il avait également un goût prononcé pour les plantes et un amour démesuré pour les animaux. Il y avait toujours dans sa cabane au fond du parc un oiseau ou un écureuil blessé qu'il avait trouvé et qu'il s'efforçait de soigner. Combien de fois l'avait-elle vu revenir en pleur, le petit animal déjà raidi entre ses doigts, lui demandant d'appeler le vétérinaire pour le sauver ? Combien de fois également l'avait-elle vu revenir tendant fièrement des petites tomates ou des salades qu'il avait réussi à cultiver, aidé par le vieux Joseph, leur jardinier ? Cet enfant était né avec cet amour de la nature et on ne lui avait pas pardonné de vouloir en faire son métier.

D'un côté, elle s'en voulait de ne pas avoir été capable de tenir tête à son mari, de ne pas être à la hauteur. De l'autre, et sans jamais le dire ouvertement, mais tout au fond de son cœur, elle était fière de son Stani. Il avait réussi ! Il ne s'était pas laissé impressionner par ce père à qui personne ne résistait. « Et bien si, mon vieux Jonathan ! » pensa-t-elle, avec cette colère intérieure à laquelle elle pouvait donner libre cours sans risque de représailles : « Stani ne t'a pas cédé. Il ne s'est pas dégonflé. Il a fait ce qu'il avait envie de faire. Sans ta permission. Et il est directeur de recherche ! Et tu n'y changeras rien ! ».